

**Denys de Montréal**  
Allocution-hommage pour la remise de la Médaille  
de l'Académie des lettres du Québec  
*par Monique Proulx*

Chère Nathalie Bondil, chers amis de partout, chers collègues de l'Académie,

Cher Denys Arcand,

Il semble bien que nous allons contribuer à votre inconfort, ce soir, vous qui ne prisez pas particulièrement les hommages publics et les mondanités, et encore moins les discours. Je vous supplie de ne pas vous endormir, ni de feindre l'évanouissement pour vous enfuir – comme vous avez déjà menacé de le faire en d'autres circonstances. Nous essaierons d'être bref – quoique l'envergure de votre œuvre et de votre personnalité rende cet objectif difficile.

Il y a tant de raisons pour que cette médaille de l'Académie vous revienne. Vous êtes l'un des cinéastes les plus intelligents, les plus articulés du Québec (j'oserais dire *le plus* intelligent, si j'étais sûre que Jacques Godbout ne se trouve pas dans la salle). Vous osez célébrer dans vos films les livres, les arts, la pensée, ce qui en soi est un geste de sédition dans une production cinématographique contemporaine qui privilégie les ruissellements d'émotions et les coups de gueule, et au sein d'une société qui évacue si aisément la culture. Vous êtes un créateur intègre et libre, qui refuse la complaisance, qui ne s'appuie pas sur ses acquis, qui surgit toujours là où on ne l'attend pas, au risque de désarçonner. Vous êtes passionné par la société québécoise, par la société des humains, et ce désenchantement corrosif qui imprègne toute votre œuvre, souvent perçu comme du cynisme et du mépris, est bien davantage une forme désespérée d'appel à la grandeur. En fait, le Québec vous est un écorchement perpétuel, mais vous l'avez dans la peau, telle une histoire d'amour qui blesse mais qui s'incrute. Vous êtes un écrivain, autant dans la recherche, le propos, la construction de vos films et ses dialogues brillants que dans les textes trop rares que vous avez essaimés ici et là, où éclatent comme des bombes votre culture encyclopédique, votre esprit caustique et votre désopilant sens de l'autodérision. Vous êtes un humaniste et un penseur qui infusez par l'audiovisuel des réflexions, des métaphores, des subtilités qui

restent souvent incomprises, même de ceux qui vous adulent. Vous avez connu d'immenses succès internationaux et régionaux, vous avez aussi été copieusement tabassé par la critique, et dans les deux cas, vous ne vous êtes pas laissé détourner de votre parcours de créateur libre, adoptant avec flegme et élégance ces vers de Kipling qui vous sont chers : « Rencontrer le Triomphe et l'Échec, / Et traiter ces deux imposteurs de la même manière. »

Comment devient-on Denys Arcand? Il faut sans doute commencer par naître sur un territoire connecté au fleuve et à l'immensité, où plusieurs générations de vos ancêtres sont enterrées, ce qui vous ancre à jamais dans les promesses, toujours déçues, de l'Histoire – et peut-être aussi dans la nostalgie. Deschambault, par exemple. C'est donc à Deschambault de Portneuf, près de Québec, que Denys Arcand passe les premières années de sa vie, et c'est là que jeune adulte, il choisit de se réinstaller jusqu'au milieu des années 80. C'est là aussi qu'il passera l'éternité, selon toute vraisemblance, puisqu'une pierre tombale à son nom l'attend déjà au cimetière de Deschambault, gracieuseté de sa grand-mère maternelle soucieuse de le ramener tôt ou tard à bon port.

Mais Denys Arcand devient aussi un authentique Montréalais dès l'âge de dix ans, lorsqu'il met les pieds au Collège jésuite Sainte-Marie, le meilleur collège classique de la métropole. Il se révèle au fil des ans un brillant touche-à-tout, et un esprit frondeur et admiré, il tourne son premier film amateur (*À l'est d'Eaton*), et le poète Jacques Brault, alors professeur en Rhétorique, ébloui par cet élève hors normes, l'appelle : « le petit Voltaire ». À l'Université de Montréal, où il s'inscrit en Histoire et Littérature, Denys Arcand est déjà une « passion ambulante », pour reprendre les mots de Réal La Rochelle, son collègue d'alors devenu son biographe. Il plonge avec allégresse dans l'effervescence des débuts de la révolution culturelle, dont il sera sans le savoir l'un des détonateurs – opéras, concerts, théâtre, cinéma de répertoire, littérature, il consomme tout, il commente tout, il est allumé, sarcastique, remarquable, tout en se disant timide. Il fait aussi un film : *Seul ou avec d'autres*, qui se révélera une carte d'entrée pour l'Office national du Film.

Car à 21 ans, tout juste émoulu de l'Université, Denys Arcand fait irruption à l'ONF, qui sera pendant huit années extraordinaires son laboratoire, son milieu de vie jouissif, et une jonction formidable des meilleurs fondateurs du cinéma québécois, Gilles Groulx, Pierre Perreault, Claude Jutra..., avec qui s'instaure l'âge d'or du cinéma direct. C'est aussi à l'ONF qu'il goûte à l'acidité de la

bureaucratie, et surtout à la polarité brutale avec laquelle son œuvre sera reçue tout au long de sa vie de créateur : adulation, descente en flammes. Très tôt, son court métrage *Les Montréalistes* subit une controverse musclée, et son film *Champlain* parvient à obtenir le prix du meilleur court métrage aux Canadian Film Awards tout en se voyant refusé par l'ONF. La palme de la polémique revient à *On est au coton*, cet essai majeur, épicé de marxisme et de Marcuse, qu'il réalise en 1970 sur la décadence de l'industrie du textile et la résignation des ouvriers, qui devient le premier film censuré par l'ONF, et qui le restera au moins cinq ans, tout en circulant largement sous le manteau et en raffermissant la réputation brillamment frondeuse de son auteur. Mais qu'attendre d'autre d'une institution qui proclame alors, par l'entremise de son commissaire Sydney Newman, que « l'ONF est un organisme voué à la défense du capitalisme – et de l'unité canadienne »?

C'est donc dans le secteur privé que Denys Arcand s'installe pour réaliser ses trois premiers films de fiction, qui déferlent en rafale de 1971 à 1975 : *La maudite galette*, *Réjeanne Padovani*, *Gina*... À propos de *La maudite galette*, que l'on pourrait résumer très sommairement par : une histoire de magot et de crapulerie, tournée avec 145 000 \$ autour d'un roman de Jacques Benoît; il me faut reprendre le récit hilarant que Denys Arcand a fait à Michel Coulombe de sa première projection en sol français. Denys Arcand, cinéaste encore inconnu, donc, est dans la salle de ce cinéma de Poitiers où se trouve l'intelligentsia du cinéma français; la première bobine de *La maudite galette* se déroule, suivie de... la sixième! Horreur. Denys se précipite hors de la salle, grimpe les escaliers, aboutit dans l'armoire à balais, puis dans la salle de toilettes, avant de finalement trouver la cabine de projection et le projectionniste, et interrompre le massacre!... Il se rend compte avec désespoir que les bobines du film ont été mal étiquetées et qu'il faut les remettre en ordre, ce qu'il fait pendant quinze interminables minutes tandis que l'assistance, en bas, est sans doute en train de l'exécuter sommairement, ou de foutre le camp... Complètement humilié, il demande au technicien comment sortir du cinéma sans repasser par la salle; et la nuit durant, et l'aube qui suit, dans un état lamentable, il erre dans Poitiers pour être sûr de ne rencontrer personne, et il se barricade finalement à l'hôtel, jusqu'à ce qu'un ami le débusque et lui demande où diable était-il passé? La projection a été un triomphe, et on l'invite au Festival de Cannes...

*Réjeanne Padovani*, ce récit de collusion entre mafieux et politiciens encore criant d'actualité, connaîtra un succès encore plus retentissant, deux ans plus tard,

autant au Canada qu'à l'étranger, notamment à Cannes. Le troisième opus de ce « cycle de l'hémoglobine », où la violence et les malfrats ont la partie belle, *Gina*, est un film plus personnel, tourné avec plus de moyens, dans lequel une audacieuse mise en abyme du documentaire *On est au coton* côtoie l'histoire de la danseuse vengée par des proxénètes... À cet effet, je me rappelle une projection du film *Gina* à Bologne, lors d'un colloque où Denys Arcand, Jacques Godbout et moi-même étions invités; je me rappelle la scène de la souffleuse, où une bouillie rouge faite de neige et de corps broyés jaillit de la cheminée, et de Franca Marcato, l'organisatrice du colloque, assise à côté de moi dans la salle, qui murmure sans arrêt, atterrée : « Oh mon dieu, oh mon dieu, oh mon dieu... »

Des réactions atterrées, il y en aura d'autres, car le balancier du cinéaste semble désormais fait pour osciller entre le triomphe et la controverse. Quand *Le déclin de l'empire américain*, onze ans après *Gina*, atterrira sur les écrans et pulvérisera tous les records de succès, à l'étranger comme au Québec, son auteur aura quand même auparavant traversé toutes sortes de Styx, goûté aux commandes de télé et de cinéma, écrit la longue série *Duplessis*, où il aura peaufiné l'art des dialogues et de l'objectivité, et surtout, livré un documentaire politique sur le référendum de 1980, *Le confort et l'indifférence*, qui, grâce à sa neutralité *machiavélienne*, réussira l'exploit de se mésallier autant les souverainistes que les fédéralistes.

*Le déclin* propulse Denys Arcand au rang de cinéaste vedette international : il faudrait dix minutes pour énumérer la totalité des prix, des récompenses, des honneurs qui en découleront. Un succès phénoménal, oui, mais surtout, intemporel. *Le déclin* n'a pas vieilli d'une ride. Celui qui le regarde aujourd'hui ne peut qu'être frappé encore par la puissance ethnologique de ce marivaudage d'intellectuels libertins, recélant autant de désespoir que d'humour décapant. *Le déclin* illustre aussi, pour la première fois de façon si manifeste, l'art consommé avec lequel Denys Arcand entre en relation avec ses acteurs. Il les respecte, il a confiance en eux, ce qui est rarissime dans l'industrie du spectacle..., il a déjà dit d'eux qu'ils étaient « sacrés », il se contraint à jouer lui-même de temps à autre pour rester en contact avec cette énergie particulière qui est la leur. Aussi obtient-il d'eux beaucoup plus qu'une performance. Il va chercher une vérité inconnue d'eux-mêmes, souvent dans des contre-emplois vertigineux : Rémy Girard en séducteur libidineux, Dominique Michel en intellectuelle, plus tard les humoristes Stéphane Rousseau et Marc Labrèche en loup affairiste et en fonctionnaire tragique, et

bientôt, Lothaire Bluteau en Jésus de Montréal, quoique dans ce cas-ci, on ne soit pas dans le contre-emploi...

*Jésus de Montréal*, trois ans après *Le déclin*, répète l'exploit du succès international et l'avalanche de prix et de distinctions. Encore aujourd'hui, il y a des aficionados passionnés de *Jésus de Montréal* – et sans doute aussi des détracteurs. J'en suis – des aficionados. Quelque chose d'étrange survient dans ce film. Il y a une phrase d'un maître soufi qui dit : « Quand tu parles aux hommes, ne leur montre pas leurs faiblesses. Montre-leur leur grandeur. » C'est exactement ce qui se passe dans *Jésus de Montréal*, peut-être même au corps défendant de son auteur. Le film décoche bien sûr les flèches acerbes auxquelles nous a habitué le cinéaste, système de santé déficient, vénalité du monde de la pub et du show biz..., mais c'est comme si elles s'émoüssaient face à la noblesse du personnage du comédien qui se fond avec son rôle démesuré et s'élève bien au-dessus de la mêlée, nous laissant à la fin du film le parfum durable d'une humanité généreuse, qui peut aimer, donner, résister...

Un triomphe similaire surviendra encore, mais 16 ans plus tard. Il y aura eu entretemps quelques projets non réalisés, mais surtout des œuvres concoctées avec le souci d'explorer des univers différents, quitte à désarçonner le spectateur. Entre autres, le légendaire amour de Denys Arcand pour le théâtre le fera mettre en scène au Quat'sous *Les lettres de la religieuse portugaise*, et s'attaquer à l'adaptation de la pièce de Brad Fraser *Love and Human Remains*. Il mettra en images les mots des autres : Un sketch de *Montréal vu par...*, écrit avec humour par Paule Baillargeon, la surprenante ballade des sans-abris *Joyeux calvaire*, d'après un scénario de Claire Richard, la compagne de Réjean Ducharme, et *Stardom*, cette grinçante dénonciation de la superficialité destructrice des médias, scénarisée avec Jacob Potashnik, qui suscitera bien de la perplexité et du fiel, mais n'en fera pas moins la séance de clôture de Cannes. Mais le cinéma étant une partie de poker, comme le dit Denys Arcand, où l'on peut doubler ou perdre sa mise, que faire d'autre que de poursuivre son œuvre, envers et contre Triomphe et Échec, ces deux imposteurs.

Arrivent *Les invasions barbares* en 2003, sorte de *sequel* qui pouvait susciter des appréhensions, mais qui se révèle une œuvre majeure. La mort, depuis longtemps gardée en latence dans les obsessions du cinéaste, devient ici le thème structurant. Autour de la disparition annoncée de ce si bon vivant qu'était Rémy, et malgré l'amour et l'amitié, prégnants ici comme ils ne l'ont jamais été auparavant dans l'univers « arcanien », un déclin universel s'amorce, et l'on ne se trompe pas

en voyant dans *Les invasions* la synthèse de presque tous ses films précédents – et peut-être même des suivants, puisqu’une forme de « Triomphe de l’argent » a bel et bien cours aussi, sous les traits du fils assez fortuné pour procurer à son père une mort « idéale », à défaut d’une vie éternelle... Succès extraordinaire, une fois de plus, Oscar du meilleur film étranger, deux consécration à Cannes, un box-office vertigineux...

Le cinéma étant une partie de poker, le tout sera suivi dans les années qui viennent par les montagnes russes familières : *L’âge des ténèbres*, en 2007, *Le règne de la beauté*, en 2014, deux films marqués par un renouvellement formel et un recours puissant à la métaphore pour parler d’aliénation, d’amour et de vide, et qui susciteront leur lot de réactions perplexes...

Et maintenant, une nouvelle œuvre vient tout juste de s’imprimer sur la pellicule de Denys Arcand. Un film policier, dit-il, qui met en présence deux entités antinomiques : beaucoup d’argent, une « maudite galette », et un doctorant en philosophie. On verra l’alchimie qui en résultera, on verra aussi lequel des deux imposteurs accueillera cette œuvre attendue, appelée (temporairement?) : *Triomphe de l’argent*. Souhaitons que ce soit justement celui pressenti par le titre...

L’épreuve achève... Cette Académie qui vous honore ce soir ne possède ni le clinquant ni les ressources des Académies du cinéma que vous fréquentez. Cette académie est une créature désargentée, et passionnée, composée d’esprits libres qui luttent pour préserver dans la cité un espace vital de réflexion et de beauté. Depuis le temps que vous désirez goûter à la pureté de la littérature, vous y voici. Le champagne ne coulera pas à flots, ici (il y aura du vin, quand même...). Mais ce que cette Académie à la fois modeste et utopiste vous dit en vous remettant cette médaille, ce soir, est finalement très simple : vous êtes un des nôtres. Et nous vous estimons profondément.

Musée des Beaux-arts de Montréal  
6 décembre 2017